

Bernard LE CALLOC'H

UNE CURIOSITÉ ARCHÉOLOGIQUE : LE CSÖRSZÁROK OU « FOSSÉ DU DIABLE »

Au nord de l'Alföld hongrois, l'on peut encore voir de nos jours une fraction d'un fossé de plus de 130 kilomètres de long, creusé de main d'homme, qui relia jadis le Danube à la Tisza entre Vác et Ároktő. Il était doublé plus au sud par un fossé plus petit mais tout aussi long, dont il ne reste pratiquement plus rien, qui joignait Dunakeszi à Tarnaszentmiklós. Cette étonnante construction reçut jadis le nom de « Fossé du diable ». Elle fut réalisée après 294 par les tribus sarmates qui occupaient alors la région, pour se prémunir contre les invasions slaves et germaniques venues du Nord, et non pas à des fins de drainage ou d'irrigation, ni pour le transport par voie d'eau. Canal sans pente ni écoulement, dont le niveau variait en fonction des précipitations, il avait un rôle uniquement défensif et finalement servit peu et plutôt aux Avars qui succédèrent aux Sarmates. Ce monument archéologique vieux de dix-huit siècles passe aisément inaperçu. Les livres d'histoire le mentionnent rarement, au point que les Hongrois ignorent même son existence.

Au nord de l'Alföld hongrois, à la limite du pays Jász et des premières collines du Matra, l'on peut encore voir de nos jours les restes d'un immense fossé, creusé de main d'homme en des temps très anciens, qui reliait jadis le Danube à la Tisza entre Vác et Ároktő. Cette étrange construction coupait le lit de la Galga, de la Zagyva, de la Gyöngyös et de la Tarna, selon une ligne presque droite, par Csány, Árokszállás, Zsadány et Bod. Il était doublé par un fossé plus petit, dont il ne reste pratiquement plus rien, qui reliait Dunakeszi à Tarnaszentmiklós par Gödöllő, Jászfényszaru et Jászdózsa.

Tout naturellement la question se pose de savoir quand cet ouvrage a été construit, pourquoi, et par qui ?

Mais d'abord : quelle est l'origine de son nom ? Celui-ci est composé d'un premier mot slave signifiant « diable », mot que l'on retrouve notamment en slovaque et en serbe, et d'un second mot d'origine türke signifiant à l'origine « canal, cours d'eau », qui a pris en hongrois le sens de « fossé » ou de « lit d'une rivière ». C'est donc bien de « fossé du diable » qu'il s'agit, comme le prouve, du reste, le fait qu'il fut appelé aussi autrefois *ördögárok*, cependant que les talus qui le bordent étaient qualifiés de « routes du diable » (*Ördög útja*).

Ce fossé de plus de 130 kilomètres de long a été réalisé après 294, au cours de trente à quarante années de travaux, par les Sarmates qui occupaient alors la partie orientale de la Hongrie actuelle, à gauche du Danube, non pas contre les Romains, installés de l'autre côté du fleuve, en Pannonie, mais avec leur aide. Il y allait, en effet, de l'intérêt commun des deux occupants de se protéger mutuellement contre des envahisseurs venus du nord, Slaves et Germains, de plus en plus menaçants.

La première mention écrite qui en est faite n'est signalée que huit cents ans plus tard, alors que Sarmates, Romains, Huns, Gépides et Avars ont disparu de la région. Elle figure dans la charte de fondation de l'abbaye de Zászty (ou Százdi), près de Mezöcsát, en comitat Borsod, émise par Béla IV en 1267 mais se rapportant à un événement de deux cents ans plus ancien, puisque le monastère fut fondé par le prince Géza en 1067, sous le règne de son frère Salamon. Il faut ensuite attendre le XIV^e siècle pour voir apparaître dans les documents le Csörszárók, écrit de nombreuses manières: Cserszárka, Csörszárka, Cszárka, Csöszárka, mais aussi Avarárok, Ördögárok, et même dans les contes populaires, Attila útja (le chemin d'Attila) ou Tündérek útja (le chemin des fées). Le notaire anonyme, pour sa part, affirme que Csörsz serait le nom d'un chef de guerre du temps de la Conquête, mais en réalité le mythe de Csörsz (Csörsz-monda) n'apparaît dans la littérature hongroise qu'avec le chroniqueur et réformateur protestant István Székely (1529-1565) qui fait le lien entre ce personnage légendaire et le fossé du même nom dans sa *Chronica ez világnak jeles dolgairól*, publiée en 1559 à Cracovie. Quelques années plus tard, l'écrivain et imprimeur protestant Gáspár Heltai (1520-1575) revient sur ce mythe dans ses *Cent fables* (Száz fabula), parues à Nagyszében en 1566, puis dans sa *Chronica az Magyarocnac dolgairól*, œuvre posthume publiée par sa veuve en 1575. En fait, ce n'est qu'au tout

début du XIX^e siècle que l'étrange et encore imposant ouvrage hérité des temps antiques fait l'objet d'une description précise et détaillée, du moins dans la mesure où ses restes sont encore visibles en plusieurs endroits du territoire.



Carte du Csörszárók et du petit fossé

En 1801, en effet, un érudit du pays jász, Péter Horváth, cherchant à expliquer le mode d'implantation des villages et à en définir le processus de peuplement, est amené à examiner tous les éléments géographiques du paysage qui permettent d'établir à coup sûr le tracé du « Fossé du diable », non seulement à travers champs, prairies et marais, mais aussi au travers de villes comme Jászfényszaru ou Jászárokszállás. C'est ce qui lui permet finalement d'affirmer et de prouver que le Csörsz árrok partait jadis du cours moyen de la Tisza, à hauteur d'Ároktő, passait au sud de Füzesabony et de Dormánd, au nord d'Erdőtelek, au sud de Bod et de Zsadány, avant de rejoindre son point central situé à Jászárokszállás, dont la rue principale (*Fő utca*) et l'église occupent aujourd'hui l'ancien lit. De là, il continuait jusqu'à Csány où, selon lui, il se perdait aux environs immédiats d'un tertre, qui avait dû être la sépulture d'un khagan avar nommé Csersz. Quant à ce qu'il appelait « le petit fossé », celui qui joignait plus au sud Dunakeszi à Tarnaszentmiklós sur la Tarna et Kiskörű sur la Tisza par Gödöllő, Jászfényszaru et Jászapáti, dont les traces étaient encore plus

effacées que celles du « grand fossé » et donc encore plus difficilement repérables sur le terrain, il lui était grossièrement parallèle cependant que sa largeur et sa profondeur paraissaient avoir été à peine moindres.

Soixante ans plus tard, l'archéologue Flóris Rómer (1815-1889) a repris l'étude approfondie de tout ce qui témoignait de l'importance ancienne de l'ouvrage en s'attachant à déchiffrer les données éparses des documents écrits, en s'efforçant d'interpréter la légende qui courait au sujet de Csörsz. C'est ce qui lui a permis d'affirmer que le Csörsz árok avait été jadis un ouvrage de beaucoup plus considérable, non seulement en longueur mais aussi en largeur, hauteur des talus et profondeur du fossé, que tous les ouvrages romains comparables en n'importe quel autre point de l'empire. Bien que toute trace apparente ait disparu depuis longtemps, il put démontrer que le fossé partait du sud de Dunakeszi, en face de la pointe méridionale de l'île de Szentendre, rejoignait Fót, Mogyoród et Gödöllő, et possédait une branche secondaire passant par Kerepes, puisqu'en 1864 il put prouver qu'il avait existé autrefois au pied des collines de Gödöllő (Gödöllői dombság) un canal qui les contournait et rejoignait probablement un peu plus loin le cours principal. En même temps, fort des trouvailles mises à jour au cours des fouilles qu'il mena peu après, il put établir que sur la section allant de Mogyoród à Gödöllő, soit 2 800 mètres, trente-sept points de passage (*átjáró*), qui n'étaient pas de simples gués (*gázló*) avaient été repérés, ce qui supposait, bien évidemment, un trafic important de personnes et de marchandises. Mieux encore, il put en dessiner la carte et montrer que ces points de passage étaient espacés de quarante à trois cent cinquante mètres les uns des autres. Cela correspond assez exactement à la seule description fiable que nous ayons des grands ouvrages défensifs de l'époque avare, due à l'historien humaniste bavarois Aventinus (Johannes Turmair, 1477-1534) qu'il nous donne dans ses « Annales Bojorum » parues après sa mort à partir de 1554 : « Ce sont de larges fossés à usage militaire, dont chacune des rives est surélevée par les terres enlevées lors du creusement et qui est plantée de troncs, pieux et piquets de sapin, de chêne ou de hêtre. À une vingtaine de pieds de distance, la rive d'en face était de même couverte d'un alignement semblable et pour renforcer le tout, les pieux étaient liés entre eux par des branches de saule entrelacées. De part et d'autre de ces palissades, le sol du talus

était empierré, puis l'ensemble de la construction revêtu d'un tapis herbeux. Sa hauteur était de vingt pieds. L'on plantait ensuite des deux côtés du talus des ormes, des saules, des peupliers ou des trembles qui, une fois étêtés, repoussaient à la saison suivante. Des points de passage étroits étaient ménagés pour permettre la circulation des hommes et des animaux. »

Que le Csörsz árok soit encore nettement visible en certaines parties de son cours, notamment entre Visznek et Árokszállás, tient du miracle si l'on songe qu'il a plus de dix-sept siècles d'existence. Il a vu passer d'innombrables armées d'invasion qui se sont certainement évertuées à démolir cet obstacle à leur progression. Et puis, du seul fait des intempéries, d'une part, des activités humaines, de l'autre, il n'a cessé d'être soumis à une érosion de tous les instants. Il faut rappeler ici notamment les importants travaux d'aménagement des sols, de drainage des marais et de régularisation des cours d'eau, ainsi que la substitution des labours aux pâtures dans presque toute la région traversée, pour comprendre à quels assauts destructeurs a été soumis cet extraordinaire monument d'avant la Conquête, le seul finalement que l'on puisse encore voir de ses propres yeux sans avoir besoin de se rendre dans un musée. Le XIX^e siècle qui a entrepris tant de grands travaux dans l'Alföld a failli l'effacer à jamais de la carte parce que, curieusement, les esprits les plus éclairés de l'époque n'y voyaient qu'un vestige sans intérêt, qu'un témoin sans valeur des temps les plus obscurs. Ainsi, ce qui avait résisté à la force destructrice de près de deux millénaires, la charrue du paysan et la pioche de l'ouvrier en ont eu raison sur la plus grande partie de son cours. Heureusement, quelques documents écrits nous sont parvenus qui confirment l'importance de ce « fossé du diable ». Tel est le cas des cartes géographiques dessinées en 1737 par le cartographe Sámuel Mikoviny (1700-1750) pour illustrer la *Notitia Hungariae novae historico-geographica* de Mátyás Bél (1684-1749). Certes, il prend le Csörsz árok pour une longue levée de terre due aux Romains de l'antiquité (*Aggeres antiqui Romani*), mais il en donne du moins une description sans laquelle les archéologues hongrois du pays jász n'auraient jamais pu reconstituer cette manière de puzzle aux nombreuses pièces manquantes qu'il est de nos jours.

Aux travaux de Mikoviny sont venus par chance s'ajouter les investigations des géodésiens de l'armée qui, en 1783 sous Joseph II,

puis un siècle plus tard sous François-Joseph, ont fixé sur les cartes d'état-major quelques-unes au moins des sections du grand fossé, là évidemment où ils ont pu en relever la présence sans avoir à fouiller le sol. Ce sont des documents d'une importance capitale qui nous donnent une image sans doute déformée, mais édifiante de ce qu'il fut jadis. Ils nous permettent du moins de dire aujourd'hui avec certitude qu'il servit de complément à l'est du Danube au *Limes* romain, ou plus exactement de couverture, dans la mesure où il empêchait les turbulentes tribus gothiques et slaves de le contourner par la gauche. Car, bien évidemment, ce fut un ouvrage militaire, un système défensif qui barrait la route aux envahisseurs et n'avait pas d'autre but que de les repousser. Il ne servit ni à l'irrigation des terres ni à la circulation des marchandises pour la bonne raison que sa pente, à peine perceptible, variait d'un endroit à l'autre et parfois d'une saison à l'autre, selon l'importance des précipitations. Le fait qu'il ait été doublé par le « petit fossé » (*Kisárok*) paraît prouver qu'il n'était pas toujours un moyen de défense suffisant, ou bien que des invasions venues de la péninsule balkanique étaient aussi à redouter. En vérité, il est difficile de saisir la portée d'un travail aussi gigantesque, au regard des moyens de construction dont on disposait au IV^e siècle et de mesurer son efficacité. Pour être franc, il nous fait penser à une sorte de « ligne Maginot » des temps antiques, rigoureusement statique, face à des armées de cavaliers extrêmement mobiles auxquels il devait être, somme toute, relativement facile, par des opérations de diversion, d'en percer la défense. Alors que le *Limes* romain supposait l'installation de place en place de camps retranchés ou de fortins, le *Csörsz árok* paraît n'avoir jamais été autre chose qu'une sorte de cours d'eau artificiel de nature à ralentir, mais non à arrêter, des envahisseurs déterminés. En outre, la présence romaine était permanente. Des garnisons et des patrouilles assuraient une surveillance de tous les instants en ces confins extrêmes de l'empire, soumis à la pression des peuplades voisines, instables et belliqueuses.

En était-il de même des Sarmates ? Rien n'est moins sûr, car il s'agissait de tribus nomades, ethniquement différenciées, parlant plusieurs langues, liées entre elles par les nœuds d'une confédération très lâche et mouvante, comme l'étaient à l'époque tous les « empires » nés dans la steppe.

Le Csörsz árok, si monumental fût-il, pouvait-il contenir longtemps les Quades, Vandales, Wisigoths, Suèves, Alains, Ostrogoths, Gépides, Daces et Slaves qui se bousculaient aux frontières et cherchaient à franchir le Danube ? Repoussés sous Dioclétien, ils finirent par éliminer les Sarmates après la mort de Valentinien et traverseront le Danube l'année suivante (376), avant d'être submergés à leur tour par les Huns. Un siècle plus tard, les Avars, déferlant de la haute Asie mongole, arrivent sur la Tisza avant de s'installer durablement au VIII^e siècle en Pannonie, en lieu et place des Romains. Mais, aux approches de l'an 800, Charlemagne met un terme à leur domination.

C'est assez dire que le Csörsz árok n'aura finalement servi à protéger l'espace entre Danube et Tisza que moins de soixante-dix ans, ce qui est bien peu pour un ouvrage aussi pharaonique qui traversera dix-huit siècles d'histoire sans disparaître tout à fait. Cette construction procède d'une idée aussi vieille que la guerre défensive elle-même. Il s'agit de dresser un obstacle réputé infranchissable entre l'attaquant et l'attaqué, entre l'assiégeant et l'assiégé. C'est ce que les Hongrois appellent le « *gyepü* », tantôt fossé et tantôt mur, tantôt glacis de sécurité et tantôt arme de dissuasion. Tous les peuples y ont eu recours, de tous temps, le plus souvent sous la forme très banale de la douve circulaire placée en avant du rempart. Ce n'est pas un élément spécialement original. En revanche, ce qui fait l'extraordinaire originalité du Csörsz árok, c'est, d'une part, qu'il est rectiligne, et d'autre part, qu'il s'étend sur une distance énorme, sans parler du fait, lui aussi exceptionnel, qu'il est doublé par un second fossé du même type, creusé à une distance variant de moins de vingt à plus de cinquante kilomètres. On a affaire là à un monument archéologique unique en son genre, surtout si l'on veut bien garder à l'esprit qu'il a été édifié avec les outils primitifs et les moyens dérisoires dont pouvaient disposer les nomades de la steppe au IV^e siècle de notre ère.

Que peut-on dire de nos jours des quelques éléments encore debout qui nous sont parvenus ? La section la mieux conservée est sans conteste celle qui entoure Jászárokszállás, à l'ouest comme à l'est, car il est facile de la reconnaître lors même que l'on n'a aucune notion particulière d'archéologie. Le fossé et les levées latérales sont encore bien apparents, d'autant que dans ce paysage ultra-plat du pays jász le moindre relief frappe le regard et prend des proportions sans rapport

avec la réalité, comme on peut s'en convaincre à la vue des « tertres coumans » (*kunhalom*) qui parsèment la région.

À l'ouest, en direction de Csány, le fossé n'a plus maintenant que trois mètres de large et moins de deux mètres et demi de profondeur, sous l'effet des alluvions qui s'y sont déposées au cours des temps. Pourtant, en 1864, selon le témoignage de Flóris Rómer, il était encore profond de quatre mètres environ et même de six mètres en certaines parties de son cours, après de fortes pluies. Sa largeur atteignait alors les quatre à cinq mètres selon l'importance des précipitations puisque, le Csörsz árok n'étant destiné ni à la navigation ni à l'irrigation, n'a jamais été un canal à débit constant, alimenté par des bassins de remplissage et régulé par des déversoirs. Dans cette contrée anciennement très marécageuse un petit ruisseau, le Szarvagy, venu du nord, se déverse dans le fossé, lequel s'écoule ici d'ouest en est, puis en quitte le lit un kilomètre plus loin pour continuer sa route vers le sud lorsque la pente du fossé devient imperceptible.

À l'est de Jászárokszállás, c'est la Gyöngyös qui, venant de Vámosgyörk, fait l'objet d'une capture. Ne pouvant évacuer ses alluvions du fait de l'absence de dénivelé, la rivière a fini par opérer un remblaiement au point de submerger la ligne de partage des eaux. Elle a quitté son lit initial, que l'on peut encore deviner au sud de la ville, et s'est mise à couler dans le fossé sur une dizaine de kilomètres, par un phénomène hydrographique dit de déversement. Là, si faible qu'elle soit, la pente change de sens, ce qui entraîne la rivière vers Víznek et assure du même coup le remplissage, partiel ou total, du fossé selon les caprices de la météorologie. Au-delà, elle reprend son cours vers le sud en direction de Tarnaórs, alors que le Csörsz árok, lui, se dirige vers Erdőtelek. Cette fraction encore presque intacte du monument sarmate constitue pour les archéologues un document des plus précieux, car il a dans cette partie de son cours conservé ses dimensions d'origine, ce qui permet d'en avoir une idée exacte. Sa largeur entre les deux levées, qui forment ici de véritables digues de remblai, atteint les dix mètres et sa profondeur les trois mètres. Il en va de même lorsque le fossé parvient au lit de la Tarna, vers Zaránk. Une nouvelle capture par déversement lui assure un coefficient de remplissage toujours notable, même en période d'étiage, mais cette fois la pente y fait couler l'eau d'est en ouest, en direction de Jászdózsa et de Jászfákóhalma, vers une très légère dépression dont le

point le plus bas se situe près de Jászberény, au confluent avec la Zagyva.

Après Zarand il devient difficile de suivre la trace du « Fossé du diable », car on entre dans le bassin de la Tisza qui, en raison de son caractère fortement marécageux, a été le théâtre de vastes travaux de drainage et de régularisation aux XIX^e et XX^e siècles. Ceux-ci ont abouti le plus souvent à la complète disparition du monument, et ce d'autant plus que pendant longtemps on n'en a même pas soupçonné l'intérêt historique.

En revanche, on le retrouve à son point de départ ou d'arrivée, au village d'Ároktő, dont le nom signifie justement « naissance, ou embouchure du fossé », sur la rive droite de la Tisza, à hauteur d'un ancien gué. L'historien Kabos Kandra (1843-1905), archiviste du chapitre cathédral d'Eger, dans son livre *Le roi Samuel Aba (Aba Samu király)*, paru en 1891, précise en effet que « à hauteur d'Ároktő le Csörsz árok est encore de nos jours un ouvrage gigantesque d'une largeur de sept mètres cinquante et d'une hauteur équivalente. Il se dirige d'abord vers le nord avant de constituer deux branches, l'une à l'est et l'autre à l'ouest ». Depuis lors, les travaux destinés à maîtriser les crues dévastatrices du fleuve ont malheureusement beaucoup bouleversé l'aspect de la plaine et mis à mal le monument antique qui la traversait.

Du « petit fossé », qui au sud doublait le grand, il reste très peu de choses facilement repérables. La partie la plus visible de son ancien tracé se trouve, là encore, en pays jasz. Il croise en effet la route qui remonte de Jászberény à Jászárokszállás, à peu près à hauteur d'une ligne idéale allant de Jászágó à Jászdózsa, mais il a beaucoup perdu de sa concavité, ses formes se sont estompées et alourdies du fait du comblement de son lit par des vases en provenance des marais et de l'arasement de ses talus par l'érosion naturelle. Aujourd'hui, les remblais servent de chemins vicinaux desservant les fermes et les villages, ce qui contribue encore davantage à les faire disparaître. C'est, du reste, ainsi que le grand fossé a disparu sous une rue au centre de Jászárokszállás et le petit fossé sous une autre rue de Jászfényszaru. Heureusement, les églises de ces deux villes indiquent encore de nos jours aux curieux le tracé initial de l'ouvrage antique puisque l'on sait que l'une et l'autre ont été bâties après le départ des Ottomans en 1690, dans les deux premières décennies du XVIII^e siècle, sur une de

ses levées. La carte de l'ingénieur-géomètre Lőrinc Bedekovich (1752-1823), qui date de 1802, en apporte la preuve formelle.

Notons enfin pour terminer qu'après le départ des Sarmates, les Avars ont utilisé à leur profit le Csörsz árok comme protection contre leurs voisins. Il se pourrait même qu'ils l'aient entretenu et peut-être amélioré. Cela expliquerait pourquoi les chroniqueurs médiévaux et la croyance populaire ont vu en cet étrange monument un témoin de la présence avare. Or, il faut se souvenir que jusqu'à la fin du XIX^e siècle la plupart des Hongrois imaginaient, et l'on enseignait dans les écoles, que le peuple hongrois était issu non seulement des Huns mais aussi des Avars. Il existe même encore une théorie, élaborée et défendue par l'archéologue Gyula Laszló (1910-1998), tendant à démontrer que la Conquête n'a pas eu lieu une, mais deux fois. C'est la théorie dite de la « Double Conquête » (*Kettős Honfoglalás*), selon laquelle les Magyars seraient parvenus dans le bassin des Carpathes en deux vagues successives, celle de 896 n'étant que la continuation de celle de 568, Árpád n'étant que le continuateur de Baján.

Quoi qu'il en soit de cette thèse, au demeurant appréciée des Hongrois, il est certain qu'en ces premières années du XXI^e siècle tout ce qui se rapporte aux époques d'avant le IX^e siècle est volontiers attribué aux Avars. Alors pourquoi pas aussi le Csörsz árok ?

RÉSUMÉS

The Devil's ditch: an archaeological curiosity

On the North of the Hungarian Great Plain (Alföld), a channel that connected the Danube with the river Tisza, stretching for 130 kilometers between Vác and Ároktó, is still partially visible in our time. South of it, connecting Dunakeszi with Tarnaszentmiklós, there was another channel, now practically worn away by time and weather. This unequalled archaeological monument, known as the Devil's ditch, was dug out over forty years, beginning in 294 A.D., by the Sarmatians, who at that time nomadized across the eastern part of today's Hungary. The ditch was intended neither for drainage nor for irrigation, nor was it a navigable channel for transporting goods or men. It was designed only to stop German and Slavonic invaders, coming from North. The Sarmatians rarely needed it as a defensive line, but

their successors, the Avars, used it with success several times. The eighteenth-century-old Devil's ditch has nearly escaped notice, with history books rarely mentioning it, such that the Hungarians themselves generally do not know of its existence.

Egy régészeti kuriózum : a Csörszárók

A nagy Alföld északi részén ma is látható egy emberi erővel kiásott 130 kilométer hosszú gödör, mely régen a Dunát a Tiszával kötötte össze, Vác és Ároktő között. Ettől délebbre egy kisebb, ugyanilyen hosszú második gödör is létezett, Dunakeszi és Tarnaszentmiklós között, melynek nyomát ma alig lehet észrevenni. Ezt Ördögárokknak, vagy Csörszáróknak hívják. 294 után, mintegy negyven éven keresztül, az Alföldön nomadizáló szarmaták ásták ki, a betörő szláv és germán törzsek feltartóztatására és visszaszorítására. Ez a hatalmas árok csak védelemre volt alkalmas, lecsapolásra, öntözésre vagy csatornahajózásra nem, mert vízszintje a természetes csapadéktól függött. A szarmaták ritkán használták, a vidéket utánuk megszálló avarok már sokkal gyakrabban. A maga nemében egyedülálló, tizennyolc évszázados régészeti emlék könnyen észrevétlen marad. A történeti források keveset hivatkoznak rá, a legtöbb magyar nem is tud róla.